

Jour maigre

Éveline Marcil-Denault

Numéro 10, 2009

Viande

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

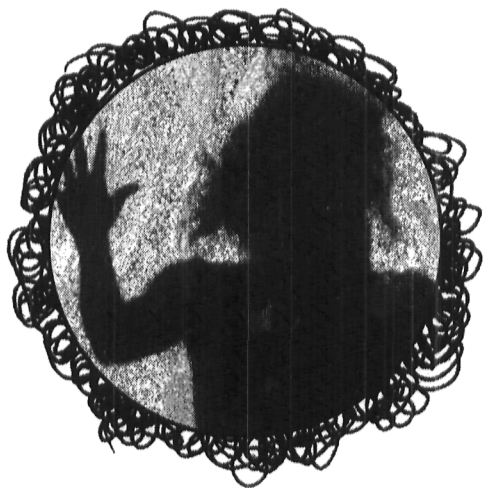
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcil-Denault, É. (2009). Jour maigre. *Biscuit Chinois*, (10), 14–17.



Éveline Marcil-Denault

Un beau jour, il y a environ 10 ans de cela, Éveline Marcil-Denault s'est mise à imaginer des titres d'histoires. Peu à peu, les titres se sont mis à l'obséder au point de la déconcentrer dans l'accomplissement de ses tâches domestiques et professionnelles. Un soir, excédée, elle s'est finalement résolue à taper les titres en question sur son clavier d'ordinateur. Le lendemain matin, des petites histoires étaient apparues sous chacun d'eux. Depuis, la magie opère toujours.

jour maigre

Il m'arrive périodiquement de me réveiller avec un tel sentiment de légèreté que j'ai à tout coup l'envie irrésistible de porter mon string noir et mon ensemble de yoga rose fuchsia ULTRA moulant. Alors, inmanquablement, j'enfile le tout. La sensation de tonus est instantanée.

Ces jours-là, je me maquille avec soin. J'encercle mes yeux de noir. J'applique un *gloss* rose très pâle sur mes lèvres pulpeuses et une touche de fard nacré sur mes joues. Je lisse mes cheveux blonds au fer plat et, bien entendu, je vaporise un soupçon du parfum Allure, de Chanel, derrière chacune de mes oreilles.

Après ce rituel, j'avale un minuscule expresso ainsi qu'une rôtie de pain brun couverte d'un soupçon de beurre non salé. Ce petit déjeuner pour le moins frugal me permet de bien démarrer ma journée sans trop m'alourdir.

Lorsque je suis prête, toute guillerette, je sors enfin. Tous les prétextes sont bons pour aller me balader dans le quartier. La dernière fois, j'en ai profité pour rendre des livres à la bibliothèque. C'est une bonne marche, mais je

me déplace si bien, avec tant de fluidité, que je pourrais rouler des hanches pendant des kilomètres.

J'emprunte la grande rue, pas pour les boutiques, mais pour la foule qui y grouille. Je ne vois pas les filles, seulement les mâles. Lorsque j'en croise un beau, je le regarde droit dans les yeux, jusqu'à ce qu'il soit littéralement happé par mes prunelles. J'adore ces échanges de regards, tellement intenses. Pendant quelques secondes, je me sens liée par les yeux, et même par l'âme, aux plus beaux spécimens de la ville. Ces rencontres furtives, mais électrisantes, me confèrent une énergie redoutable que je réinvestis exponentiellement dans chacun des mes assauts ultérieurs.

Je ne me retourne jamais pour vérifier l'état de mes cibles après les attaques canons que je leur fais subir. Je souris en m'imaginant que je laisse derrière moi des dizaines d'hommes agenouillés et haletants accompagnés de filles vertes de jalousie, prêtes à me tracter. Armée et dangereuse, je pourrais rôder ainsi pendant des heures. Ta ra ta ta ta ! Ta ra ta ta ta ! Prenez garde à vous, les gars !

Mais l'inévitable se produit toujours. Entre deux hommes, mon regard s'égaré et s'accroche tantôt à une paire de chaussure, tantôt à une breloque insignifiante postée dans une vitrine. En quelques secondes, je perds de vue les chaussures et la breloque et j'aperçois son reflet dans la vitrine transformée pour cet instant en un miroir implacable : c'est elle. C'est la pièce de viande de 200 livres, extra-grasse, enveloppée dans une pauvre pellicule Saran Wrap rose fuchsia qui, incapable de contenir toute cette immense chair, laisse fuir ici et là quelques bourrelets blanchâtres bien dodus.

Alors je rebrousse chemin. J'emprunte une petite rue à l'abri des regards et je me terre dans mon appartement jusqu'au prochain jour maigre.